



HAL
open science

Hic et Nunc : le travail du corps des sportifs de haut niveau, un travail sans lendemain ?

Sébastien Fleuriel

► **To cite this version:**

Sébastien Fleuriel. Hic et Nunc : le travail du corps des sportifs de haut niveau, un travail sans lendemain ?. Les assises du corps transformé. Le corps sportif, LEH, 2014, 978-2-84874-410-0. halshs-01157789

HAL Id: halshs-01157789

<https://shs.hal.science/halshs-01157789>

Submitted on 29 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Hic et Nunc* : le travail du corps des sportifs de haut niveau, un travail sans lendemain ?¹**

Remarques liminaires

La démonstration que j'entends développer s'articule autour de trois points principaux. Le premier porte sur le fait que le corps des sportifs de haut niveau est particulièrement exposé à de multiples risques, à l'usure, à la fatigue, et ce, sur le très long terme. Mon propos n'est, par conséquent, pas nécessairement enchanté, il s'inscrit dans une démarche critique qui, sans être radicale, incite parfois à forcer le trait pour en apercevoir les faits les plus saillants. Il s'agit donc dans un premier temps, d'admettre que le corps des sportifs de haut niveau se trouve sollicité à l'excès.

Une fois cette réalité admise, le deuxième moment du raisonnement cherche à comprendre pourquoi les sportifs s'adonnent à une pratique aussi intensive, sachant les risques que je viens de caractériser. En dépit de ceux-ci, les sportifs continuent en effet de s'investir dans le sport, et il y a tout lieu d'essayer de comprendre les moteurs d'un engagement a fortiori irrationnel, au moins du point de vue de l'intégrité physique.

Dans un troisième et dernier point, je voudrais rappeler les responsabilités des institutions sportives dans la production des performances, dont le rôle, bien que primordial, se trouve régulièrement relégué au second plan au profit d'une vision centrée sur l'individu, son supposé talent, ses qualités ou ses dons personnels².

Avant de développer ces trois points, je voudrais au préalable dire quelques mots sur ce qui me permet de fonder scientifiquement et sociologiquement ma démonstration. Celle-ci repose sur une compilation d'enquêtes qui, au départ, sont assez différentes dans leur objectif et leur finalité, et ont été réalisées dans des conditions relativement indépendantes les unes des autres. Il s'agit donc d'un assemblage qui butine pour la circonstance dans différentes sources d'enquêtes elles-mêmes menées dans des contextes très différents.

La principale d'entre elles s'attache depuis plusieurs années à analyser et comprendre les effets de la professionnalisation du rugby d'élite en France. Menée en collaboration avec un historien spécialiste du rugby, Joris Vincent, cette enquête s'intéresse plus particulièrement ces derniers temps à l'émergence d'un phénomène de chômage devenu récurrent au sein de cette population spécifique, alors qu'il y a encore dix ans, il n'y avait aucun chômeur parmi les joueurs professionnels. Nous observons notamment que ce sont les plus fragiles sur le marché du travail qui sont touchés par le chômage, un résultat assez peu novateur malheureusement³, mais qui s'applique aussi au monde sportif. Nous constatons que les blessures jouent un rôle très important dans la mise au chômage de ces athlètes. Alors qu'à peu près tous les joueurs sont concernés par les blessures à moment ou à un autre de leur carrière, celles-ci ne produisent pas toujours les mêmes effets en fonction des trajectoires sociales des rugbymen, où il apparaît que les individus faiblement dotés socialement, peu

¹ Ce texte résulte de la transcription librement adaptée de la conférence du même titre donnée lors des 4èmes Assises du Corps Transformé, Regards croisés sur le corps du sportif de haut niveau, Université de Montpellier 1, les 20 et 21 janvier 2012.

² Lire Fleuriel, S., 2011. Le sport et la fabrication du corps In: El Hagggar, N., BKouche, R. (Eds.), A propos de la science. Science et société. L'Harmattan, Paris, pp. 202-218.

³ Sur cette question, lire Schnapper, D., 1981. L'épreuve du chômage. Gallimard, Paris.

diplômés, et le plus souvent issus de milieux populaires sont de fait les plus exposés au chômage à la suite de ces blessures.

Une deuxième source d'enquête porte sur la « reconversion » des sportifs de haut niveau, je mets toujours des guillemets au mot reconversion parce que c'est un terme un peu galvaudé qui mériterait, dans un autre contexte, qu'on prenne le temps de le définir. Quoiqu'il en soit, nous nous sommes attachés, avec Manuel Schotté, à faire une enquête sur les participants aux jeux olympiques de 1972 (Munich) et 1992 (Barcelone), soit 20 ans d'écart entre les deux cohortes. Le pari de cette enquête consiste à apprécier ce à quoi renvoie effectivement « la reconversion », non pas au lendemain de l'arrêt, comme c'est bien souvent le cas dans les réflexions courantes⁴, mais précisément sur le très long terme pour en saisir mieux les conséquences et les effets⁵.

Dernière source d'enquête, une sociologie du travail plus classique autour des groupes professionnels impliqués dans le sport, qu'ils soient médecins du sport, journalistes du sport, etc. Dans cette perspective, il s'agit de réaliser un travail un peu systématique sur ce que sont ces groupes, sur quels sont leurs repères, leurs normes, leur éthique, leurs valeurs, etc., afin de comprendre ce qui justifie qu'ils soient désignés comme des spécialistes du sport. Ce vaste programme a été modestement amorcé à partir d'une enquête ethnographique menée aux jeux olympiques d'Athènes en 2004⁶ qui trouve de multiples prolongements au travers de travaux complémentaires développés postérieurement.

Si la démonstration que j'entends faire ici n'est pas un véritable modèle de rigueur scientifique, elle reste cependant fondée sur un ensemble d'enquêtes sociologiques qui, quant à elles, ont fait régulièrement l'objet d'un contrôle et d'une validation par la communauté des pairs.

1 – Des lendemains qui déchantent

Le titre de cette contribution pose la question de savoir si le travail accompli par les sportifs de haut niveau sur leur propre corps n'est pas un travail sans lendemain. Or nous savons, et beaucoup de signaux convergent dans ce sens, que ces lendemains sont plutôt difficiles, compliqués, tout particulièrement d'un point de vue du corporel. J'ai donc réuni pour les besoins de la démonstration des éléments qu'on voudra bien admettre au titre d'exemples significatifs à défaut de preuves effectives.

Par exemple, ce croquis diffusé dans *The Times* tiré de l'ouvrage de Jonny Wilkinson⁷ faisant le scanner des différentes blessures que le joueur a dû surmonter au cours de sa carrière (figure 1). Bien que schématique, ce croquis donne une bonne appréciation de ce que vit un sportif de haut niveau et des chocs ou traumatismes qu'il est amené à subir. On pourrait probablement rétorquer qu'il s'agit là de rugby, connu pour malmener les corps, mais nous pourrions reproduire ce même

⁴ On en trouvera une parfaite illustration du sens commun dans Javerlhiac, S., Bodin, D., Robène, L., 2010. Préparer sa reconversion entre engagement personnel et contraintes sportives. *Terrains et travaux*, 17, 75-91.

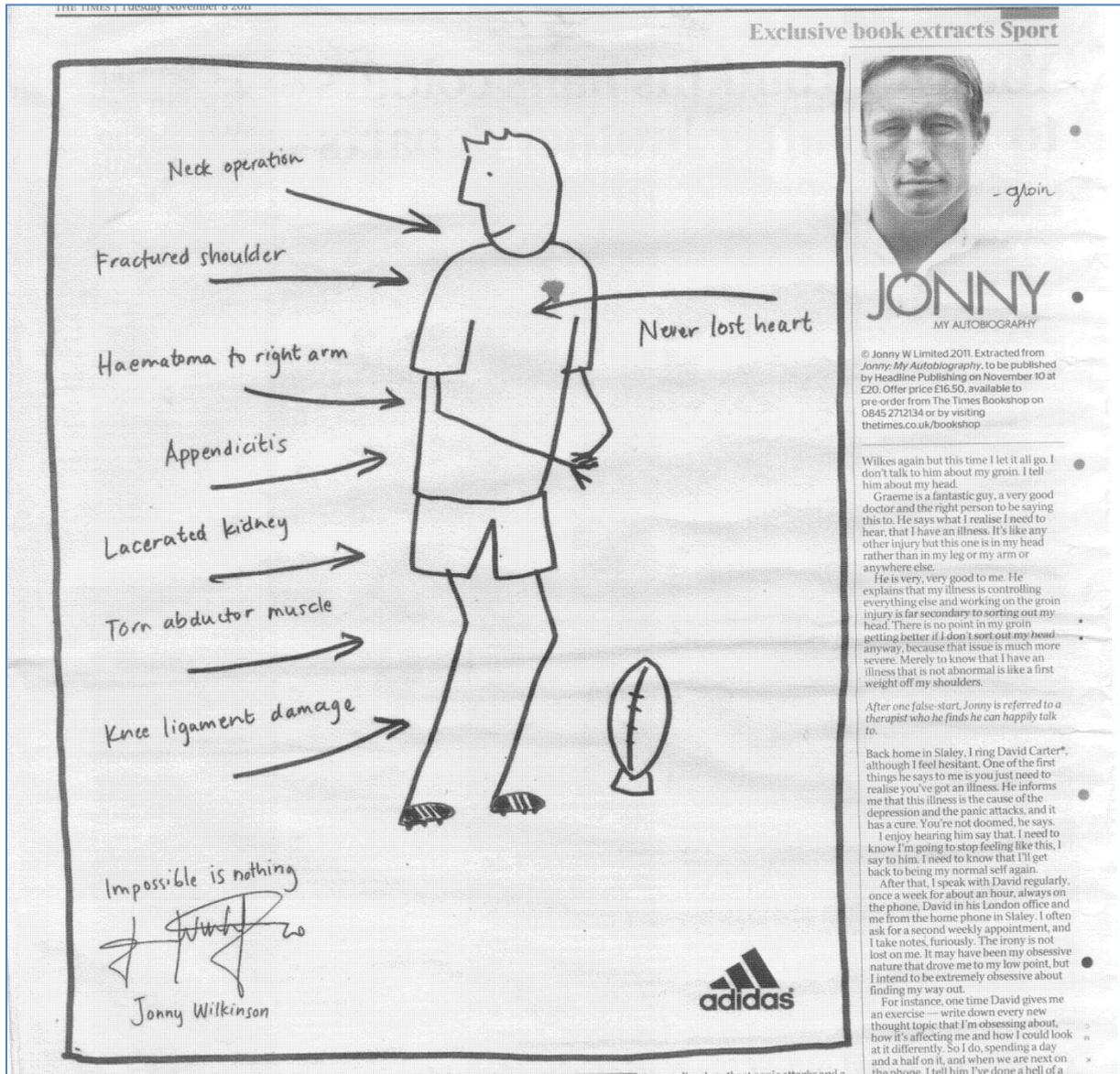
⁵ Fleuriel, S., Schotté, M., 2011. La reconversion paradoxale des sportifs français. *Premiers enseignements d'une enquête sur les sélectionnés aux jeux olympiques de 1972 et 1992*. *Sciences sociales et sport* 4, 115-140.

⁶ Fleuriel, S., 2006. Le travail dénié et les jeux olympiques : entre passions et intérêts. *Sociétés contemporaines* 63, 85-103.

⁷ Wilkinson, J., 2011. *Jonny: My Autobiography*. Headline Publishing, London.

type de schéma avec à peu près n'importe quelle pratique intensive, depuis la gymnastique aux agrès jusqu'au... tir comme je le montrerai par la suite. En tous les cas, une lecture rapide du croquis rappelle que Jonny Wilkinson a souffert des cervicales, des épaules, des adducteurs, de certains ligaments, rappelant non sans humour que le joueur n'avait encore jamais perdu son cœur, au sens propre comme au sens figuré, suggérant ainsi la part d'humanité qu'il conserve en lui.

Figure 1 : le corps blessé de Jonny Wilkinson⁸



Autre exemple, susceptible de nous alerter sur la question de l'exploitation intensive du corps, l'ouvrage de Raphaël Poulain⁹ qui revient, comme l'a fait Jonny Wilkinson, sur sa propre trajectoire sportive accomplie au Stade Français Paris Rugby. Le joueur y évoque les souffrances physiques et morales auxquelles il a été exposé, avec la perte d'un testicule au cours d'une mêlée « agitée » ainsi

⁸ Tiré du *Times* du 8 novembre 2011, p. 65.

⁹ Poulain, R., 2011. *Quand j'étais Superman*. Robert Laffont, Paris.

qu'un certain nombre de traumatismes du même ordre telle que la perte totale de sensation dans un bras, des fractures invalidantes, etc. Bien que le récit relève plus de l'ordre du témoignage un tantinet tapageur que de la démonstration rigoureuse, il donne à percevoir ce à quoi peut renvoyer la condition corporelle des sportifs de haut niveau.

La troisième exemple est précisément tiré d'une enquête sur les médecins du sport¹⁰ par le témoignage de médecins venant rappeler que faire du sport, et il s'agit à nouveau de rugby, peut être considérablement dangereux. Ce court extrait d'entretien souligne ainsi que « ce qu'on appelle la macro-traumatologie, les types se fracassent comme un accidenté sur la route, parce que les accidents au rugby ça équivaut aux accidents de voiture au niveau violence, il faut le savoir »¹¹. Il s'agit ici d'un médecin a priori issu du sérail dans la mesure où il est médecin d'un club de rugby professionnel. Ses remarques recourent les observations alarmées de Jean-François Chermann qui rappelle à son tour que la traumatologie sportive soulève de sérieuses questions en termes de repos, de temps de récupération et de réexposition aux contraintes physiques. Mais sans plus insister je renvoie ici directement à l'ouvrage que Jean-François Chermann a publié¹².

Autre signal d'alarme encore, qui devrait mettre la puce à l'oreille, la fin de carrière problématique des sportifs. Manuel Schotté et moi avons en effet développé une enquête sur la « reconversion » des sportifs de haut niveau où nous demandions aux anciens athlètes ayant participé aux jeux de 1972 et 1992, s'ils souffraient de pathologies consécutives à leur pratique sportive (tableau 1 ci-dessous). Il s'agit naturellement d'informations purement déclaratives qui supposent sans doute beaucoup de contrôles et de prudence méthodologique. Néanmoins les résultats sont très significatifs avec près de 34 % de la population affirmant souffrir de pathologie consécutive à leur pratique sportive intensive. Bien qu'appréciées sur le long terme, nous pouvons certifier que ces pathologies ne relèvent pas d'un effet de vieillissement dans la mesure où nous constatons une montée en puissance de ces pathologies d'une génération à l'autre, les plus jeunes étant manifestement plus exposés que leurs prédécesseurs. Autrement dit, il semble bien que nous assistions à une intensification de la pratique sportive, des entraînements, et de la préparation physique qui conduit elle-même à des troubles beaucoup plus importants.

Tableau 1 : Pathologies déclarées après la carrière sportive¹³

	Effectifs	%
Non réponse	17	8,1%
Caractérisée à cause du sport	72	34,4%
Caractérisée sans lien avec le sport	16	7,7%
Non caractérisée	104	49,8%
Total	209	100,0%

¹⁰ Fleuriel, S., Sallé, L., 2009. Entre sport et médecine : de la formation à la pratique médicale. Sciences sociales et santé 27, 73-98.

¹¹ Entretien du 11 février 2004.

¹² Chermann, J.-F., 2010. KO, le dossier qui dérange. Stock, Paris.

¹³ Repris dans Fleuriel, S., Schotté, M., 2011. La reconversion paradoxale des sportifs français. Premiers enseignements d'une enquête sur les sélectionnés aux jeux olympiques de 1972 et 1992. Sciences sociales et sport 4, p. 134.

Enfin, le dernier exemple alarmant est tiré de travaux anglo-saxons menés par des collègues sociologues qui ont développé une recherche sur les blessures dans le milieu du football professionnel en Angleterre. Dans un article publié dans les années 2000 sous le titre « *Playing Hurt* »¹⁴, qui pourrait se traduire par « jouer en ayant mal », les auteurs expliquent en effet comment les footballeurs ne connaissent que très peu de matchs sur l'ensemble d'une saison où ils peuvent déclarer n'avoir mal nulle part. Autrement formulé, les joueurs se plaignent de douleurs en quasi permanence tout au long de la saison et ne connaissent que de rares instants de grâce.

En conclusion de cette première partie, je voudrais donc faire admettre le fait que les sportifs de haut niveau souffrent, s'abîment, et usent leurs corps par le travail d'exploitation systématique qu'ils lui réservent et que cela vient nécessairement peser sur leur état de santé ou leur intégrité physique à moyen et long termes.

Cela admis, il resterait donc à comprendre comment cela reste possible ? Trivialement, qui est assez fou pour accepter, en connaissance de cause, d'endommager son corps dans de telles proportions ? Mais avant d'essayer de répondre à cette question dans la deuxième partie, il faut préciser que je ne veux pas sombrer dans la caricature qui conduirait au raccourci selon lequel tous les athlètes finissent à coup sûr dans un état de délabrement physique avancé. Il convient naturellement de préciser que ça ne concerne pas tout le monde de façon systématique. Nos statistiques montrent qu'après tout, les deux tiers de la population s'en sortent plutôt bien. Il faudrait également rappeler que tous les sportifs ne sont pas touchés de la même manière par ces pathologies de long terme, et des écarts de santé très importants peuvent être observés, les atteintes pathologiques n'étant pas distribuées de façon homogène entre les sportifs enquêtés.

En dépit de cette réserve nuancée, je veux ici redire que la pratique intensive du sport n'a rien de bon pour la santé, et encore moins pour le corps des athlètes considérés.

2 – Les forces sociales du sacrifice corporel

Le deuxième moment du raisonnement s'interroge sur comment se fait-il que des sportifs, sachant les effets délétères de la pratique intensive, et le sachant probablement mieux aujourd'hui que par le passé, compte tenu des efforts de sensibilisation au risque et de leur médiatisation, continuent à se lancer dans cette aventure insensée ? Quels peuvent donc être les déterminants sociaux conduisant à cet engagement physiquement nuisible ? Les éléments de réponse à ce questionnement portent sur un objet relativement peu exploré en tant que tel en sociologie qui est le plaisir : l'immense, l'extraordinaire plaisir que retirent les athlètes à développer l'activité physique et sportive qu'ils exercent.

Bien que présent, le plaisir est pourtant régulièrement évacué des analyses sociologiques sur le sport, tout particulièrement dans le courant radical, et sans doute est-ce ainsi parce que la notion heurte l'idée-même de posture critique. Néanmoins, le plaisir renvoie à une réalité qui ne peut guère être éludée du travail de compréhension de l'engagement sportif.

¹⁴ Roderick, M., Waddington, I., Parker, G., 2000. *Playing Hurt: Managing Injuries in English Professional Football*. *International Review for the Sociology of Sport* XXXV, 165-180.

Les athlètes vivent en effet des moments absolument extraordinaires par leur corps et c'est une dimension essentielle pour comprendre pourquoi ils s'engagent dans ce qu'ils font et pourquoi ils sont prêts à aller jusqu'au bout de leur démarche. Ici, un détour par la danse, qui présente de nombreuses analogies avec le sport, notamment autour de l'exploitation intensive du corps dans un milieu spécifique, peut s'avérer fructueux. L'extrait d'entretien de la danseuse, restitué ci-dessous, donne une bonne idée de ce qu'est le plaisir comme état de corps très particulier, un état de grâce achevé, lui-même étroitement lié à la quantité de travail que représentent les heures et les heures d'entraînement.

« Et tout d'un coup, je ne sais pas pourquoi, la musique va m'interpeller plus que d'habitude, c'est la même musique qu'on travaille tous les jours, quelque chose va me prendre en moi-même, et là la tête lâche complètement, et c'est le corps qui parle et qui... et on sent que... qui est juste quoi. C'est vraiment..., en fait, je me rappelle quand j'ai dit ça, c'est vraiment les mots que j'emploie encore parce que c'est vraiment ça. C'est qu'on n'a plus... d'habitude quand on travaille, on est là, attention, on se le dit tout le temps, la tête ne lâche jamais. On est en permanence en train de se dire, qu'est-ce qu'il faut que je fasse à ma place, à chaque fois il faut rectifier, se corriger quoi. Et quand la tête lâche, et que c'est le corps qui prend le dessus finalement, c'est là que ça devient très bon ! Mais c'est rare. Très rare. Il y a énormément de choses qui sont en jeu. Il y a la forme physique d'accord, il y a comment on se sent intérieurement, il y a la musique, je ne sais pas, il peut y avoir énormément de paramètres. Mais c'est plus que des moments... ce n'est pas juste du plaisir, ce n'est pas "tiens je me sens bien sur la musique", "je me sens bien aujourd'hui", ce n'est pas juste ça quoi. C'est des moments inexplicables, vraiment où la tête lâche, et où on sait qu'on est juste parce que le corps, il y a un plaisir cellulaire, vraiment, il n'y a plus de tensions, il n'y a plus de ... le corps n'est pas lourd comme d'habitude, on essaie de s'étirer, on est là, mais finalement c'est des efforts physiques incroyables, musculaires, et là non, le corps ne pèse plus rien, on pourrait faire n'importe quoi. Et là, bizarrement, techniquement, c'est juste. Alors qu'on n'est plus en train de réfléchir à la technique. Mais, c'est important tous ces moments-là, sinon on arrête quoi.”¹⁵

Le vocabulaire spécialisé de la danse pour décrire cet état, « être juste », est en soi significatif et coïncide avec celui de la sociologie en terme d'ajustement aux attentes de l'institution, sur lequel je reviendrai plus bas. « Etre juste », c'est sentir qu'à un moment donné, le corps et seulement le corps parle, au-delà de toute réflexion consciente, à travers ses automatismes, ses routines, etc. C'est la sensation d'être juste qui permet la jouissance, dans une forme quasi absolue, un plaisir « cellulaire » comme l'exprime cette danseuse.

Ces réflexions sur la danse font écho à l'évocation du plaisir chez les sportifs de haut niveau à travers l'exécution de gestes corporels. Un sélectionné olympique en canoë explique, lui aussi, qu'à force de répéter le même enchaînement afin d'aboutir à une forme de pureté gestuelle et accéder à une dimension fusionnelle avec le matériel et l'eau, il finit par connaître un plaisir intense, extrêmement fort, un plaisir qu'il dit « vertigineux » comme dans l'extrait d'entretien reproduit ci-dessous. Des émotions si puissantes qu'il expliquera plus loin dans l'entretien combien la vie lui paraît fade et terne depuis sa retraite sportive.

« A chaque fois que j'ai performé j'avais une impression de... comment on va dire... d'un contrôle complet (il insiste) du temps, de l'instant... de paramètres qui faisaient que je jouais la bonne farce de... de maîtriser et de niquer l'autre. Enfin niquer l'autre dans le bon sens du terme, d'en être sûr du premier coup de pagaie au dernier... Ce que je ne retrouverai jamais, c'est la maîtrise de mon corps... (silence). De toute cette compétence kinesthésique, mentale... de toute cette sensibilité sur tout un tas d'indicateurs physiologiques, etc. [...] Qu'est-ce que c'est que le haut niveau? On n'arrête pas d'élaguer, d'élaguer, d'élaguer. En élaguant, ça veut dire qu'on règle le problème, on règle la situation pour aller vers un seul but, unique, mono-composant, complètement unidirectionnel, en ce qui me concerne d'une tâche extrêmement simple quoi... On simplifie, mais pas en terme

¹⁵ Entretien du 2 février 2004.

simpliste, c'est-à-dire on rentre dans la complexité pour pouvoir simplifier. [...] Et t'es tellement habitué à épurer, épurer, à être vraiment sur l'essentiel, cette jouissance de tout maîtriser, de t'exprimer que tu le fais... plus t'avances dans ta carrière, plus tu le fais à l'entraînement. Ah il y a des fois j'avais des grosses satisfactions rien que sur un enchaînement. C'est fou... parce qu'il y avait de la maîtrise et ça m'avait demandé des années pour pouvoir maîtriser ça. Rien que ça, tu vas y passer un temps fou pour le travailler. Et quand tu y arrives, quand tu reproduis de manière fiable, putain mais c'est... Tu vois comment tu es là comme ça, voilà. [...] T'es à l'apothéose de ta simplification, et juste derrière t'as une espèce de truc qui wouah... c'est vertigineux, c'est vertigineux. »¹⁶

Des témoignages de la sorte se rencontrent très régulièrement dans le sport de haut niveau où les dimensions du plaisir et de la jouissance extrêmes, de nature quasi extatique, viennent se mêler à celles de la perfection et de la maîtrise gestuelle, elles-mêmes étroitement liées à la quantité de travail nécessaire pour y parvenir. La très haute performance suppose de s'investir, de répéter, de travailler, de souffrir, et de se passionner, sachant que la passion, le travail, et la souffrance partagent un sens étymologique commun justiciable d'un principe de plaisir supérieur.

Quelle interprétation peut être faite de ce principe de plaisir ? Sans doute la médecine saurait-elle l'expliquer physiologiquement avec la production d'endorphines, etc. Mais la sociologie dispose, elle aussi, d'outils qui lui sont propres pour penser ce phénomène. Pourquoi tant de plaisir si ce n'est parce que l'individu répond parfaitement, quand il s'exprime corporellement, aux attentes de l'institution qui encadre et produit la pratique ? Pour le dire autrement, ce plaisir intense résulte de l'ajustement quasi parfait entre le corps et l'institution sportive. Être juste en danse, c'est danser comme il se doit, selon les canons et critères définis par les institutions dédiées à la danse, c'est être totalement ajusté à ce qu'elles attendent et consacrent. De même en sport, quand l'athlète parvient à cet accord parfait, quand il colle exactement aux attendus de la pratique, il s'opère une rencontre, une osmose, entre l'individu et l'institution dont la cohésion est alors totale, source d'un plaisir lui-même total. L'institution étant alors faite corps, elle est incarnée, c'est-à-dire littéralement transformée en corps, et elle s'exprime par le corps.

3 – La toute-puissance des institutions

Il est désormais utile d'évoquer plus précisément ces institutions qui ont quelque chose à voir avec ces productions corporelles. La principale difficulté relative aux questions ayant trait au corps et à la production de performances, vient de qu'on considère cette dernière comme naturelle. Parce que le corps est principalement perçu comme une pure expression biologique, les performances physiques tendent du même coup à être naturalisées. Conformément à l'idéologie du don, bien décrite par Manuel Schotté¹⁷, c'est parce que certains individus sont bons, parce qu'ils sont doués, parce qu'ils ont du talent, qu'ils sont performants. Et selon cette analyse, exit les institutions car le talent est inné. Mais pourtant l'institution, dans une affaire comme le sport, est omniprésente. Il n'y aurait pas de sport, ni de performance s'il n'y avait pas d'institutions pour les produire, les reconnaître et les consacrer. Et ce, y compris dans les pratiques ou les endroits supposés les moins institutionnels, comme la conquête des sommets de hautes montagnes par exemple. Bien qu'il n'y ait pas nécessairement une fédération internationale de la haute montagne validant des

¹⁶ Entretien du 15 février 2007.

¹⁷ Schotté, M., 2002. Réussite sportive et idéologie du don. Les déterminants sociaux de la « domination » des coureurs marocains dans l'athlétisme français (1980-2000). *Staps* 57, 21-37.

compétitions olympiques, etc., l'institution y est partout, au-delà de tout formalisme, pour consacrer, donner du sens et de la valeur à toutes ces conquêtes¹⁸.

L'institution sportive dans son existence la plus formelle renvoie à sa formation ministérielle, à ses lois sur le sport, à la constitution d'une population de sportifs de haut niveau, faite de toute pièce par la bureaucratie et l'administration sportive elle-même¹⁹. Il s'agit d'une invention institutionnelle qui comptait autour de 3000 sportifs en 1982, année où est réalisé le 1^{er} recensement sur une liste nominative. En 2008, ce sont 7266 athlètes qui se trouvent recensés, ce qui constitue un bon indicateur de la bureaucratisation de l'institution, avec ses définitions propres du sportif de haut niveau, son travail de classement, de comptage, etc. Mais l'institution, c'est aussi la création en 1975 de l'Insep²⁰, haut lieu de production du sport de haut niveau, la création de sections sport-études dans les années 1975, avec un dispositif en expansion partant de 45 sections en 1975, puis 182 en 1984, et 216 sections promotionnelles. Ce sont également 66 CPEF²¹ en 1985, structures dédiées à la performance et au haut niveau, 108 en 1990, plus 457 des sections sportives de niveau local ou régional. Ce sont enfin 378 pôles Espoir ou pôles France en 1995 qui passent aujourd'hui à 503, et à peu près 1600 cadres d'Etat tenus à disposition des fédérations. En résumé, on assiste à la mise en place progressive d'un véritable dispositif administratif d'encadrement et d'accompagnement de la performance.

Les effets de cette institution se mesurent assez concrètement au-delà de la réalisation de performance elle-même. Nous savons que dès la fin des 1990, 72 % des athlètes passaient par ces structures dédiées²² et il est plus que probable que cette proportion soit en augmentation dans la mesure où le passage par ces structures devient quasi obligé pour prétendre rejoindre les équipes de France. Nous savons par ailleurs qu'un sportif de haut niveau doit cumuler au moins 10000 heures d'entraînement²³. Enfin, nous mesurons dans notre enquête sur la reconversion des sportifs de haut niveau, une réelle intensification de la préparation physique et de l'entraînement. Alors qu'en 1972, la moyenne se fixe à 19 heures hebdomadaires de pratique avec un écart-type assez important, autrement dit avec des pratiques très hétérogènes entre les disciplines, cette moyenne s'élève à 24 heures vingt ans plus tard avec un écart-type qui se resserre, soit une homogénéisation relative des volumes d'entraînement entre les différentes disciplines.

Ce (trop) bref panorama institutionnel doit maintenant être mis en relation avec la question qui nous préoccupe, celle du corps, ici transformé à des fins de performances. Les conséquences peuvent être sériées en quatre types (cf. tableau 2 ci-dessous).

¹⁸ Lire Raspaud, M., 2003. L'Aventure himalayenne. Les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde, 1880-2000. Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble.

¹⁹ Fleuriel, S., 2004. Le sport de haut niveau en France. Sociologie d'une catégorie de pensée. Presses universitaires de Grenoble, Grenoble.

²⁰ L'Institut National des Sports et de l'Education Physique résulte en fait de la fusion de l'Institut National de Sports et de l'Ecole Normale Supérieure d'Education Physique et Sportive.

²¹ Centre Permanent d'Entraînement et de Formation.

²² Sources : Boisson, J.-P., Freixe, C., 2002. La situation socio-professionnelle des sportifs de haut niveau en 2001. Stat-Info 4.

²³ Selon Ericsson, A.K., 1996. The Road To Excellence : the Acquisition of Expert Performance in the Arts and Sciences, Sports, and Games. Lawrence Erlbaum Associates, Mahwah.

La première consiste en la prise en charge intégrale des individus qui passent par ces structures. Le témoignage reproduit ci-dessous est un exemple parmi tant d'autres de ce que suppose cette prise en charge :

« Mais comme quand tu es un sportif de haut niveau, surtout moi, j'ai commencé à 14 ans, j'ai été assisté toute ma vie, et quand je dis assisté, j'étais à l'époque... j'étais à Montpellier²⁴ j'habitais à Montpellier. On partait en équipe de France pour un tournoi : je recevais mon billet d'avion à la maison, mon billet, j'arrivais à l'aéroport, je prenais un taxi, c'était payé. Il m'amenait à l'INSEP, j'arrivais à l'INSEP, je disais mon nom, on avait la clé, chambre numéro un tel, je montais dans la chambre, je posais mes affaires, à la salle à 14 heures, à la salle j'arrivais, mon sac de sport était prêt. Dans la salle de sport, tiens tu as ton programme d'entraînement, tu as ça à faire, tu fais ça, ça, ça, donc là, je m'entraînais. J'ai fini mon entraînement, je me douchais, on part demain, on va en Australie, on va en Égypte, on va faire un tournoi. J'arrive au tournoi, c'est cadré aussi les tournois, dans les hôtels les Français sont là, et toute ma vie ça a été ça : j'ai été cadré de A à Z, et du jour au lendemain, tout s'arrête. »²⁵

Il est ici mis en place pour ce boxeur, ce que tentent de faire la plupart des entraîneurs, à savoir évacuer le maximum de problèmes collatéraux pour conduire l'athlète à ne se préoccuper que d'une seule chose, de façon quasiment obsessionnelle et maniaque : la production de performance. Mais comme finira par le dire cet athlète, il est arrivé un moment de sa vie d'adulte où il ne savait pas comment commander un billet d'avion ! Ceci pour rappeler que cette prise en charge ne conduit qu'à une seule réalité : la performance, rien que la performance.

La deuxième conséquence de cette prise en charge intégrale porte sur toutes les formes de renoncement possibles et consécutives à l'engagement exclusif vers la recherche de performance. S'entraîner intensivement débouche en effet aussi sur des impasses et des impossibilités, notamment en termes de formation scolaire comme le rappelle ce même boxeur évoqué juste au-dessus :

« C'est là où je dis que c'est grave parce je suis conscient que je n'ai pas fait d'études, je n'ai pas eu d'instruction, je me sacrifie pour la boxe, j'ai pris des coups, je me suis fatigué, j'ai mal, j'ai des courbatures et tout ça. ».

Je sais qu'on invoque régulièrement le fameux « double projet », et je sais qu'il y a effectivement quelques sportifs de haut niveau qui parviennent à mener de front études et performances. Mais ce sont des exceptions, et c'était probablement plus accessible pour les premières générations, celle des jeux de 1972 et 1992 que pour celles d'aujourd'hui compte tenu de la montée en puissance du niveau d'exigence pour atteindre le haut niveau. La conciliation entre formation scolaire et performance devient d'autant plus improbable qu'elle intervient en milieu professionnel, comme au rugby, où l'abandon des études est quasiment systématique si l'on veut prétendre intégrer le collectif professionnel. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas sans poser problème au rugby puisque les joueurs de la dernière génération qui viennent à s'arrêter ne disposent d'absolument aucune ressource (formation, diplôme ou expérience) pour s'insérer sur le marché du travail ordinaire, ce qui n'était pas le cas de la toute première génération de rugbymen professionnels le plus souvent pluri-actifs²⁶.

²⁴ La ville est fictive pour protéger l'anonymat de l'interviewé.

²⁵ Entretien du 5 février 2007.

²⁶ Lire Eisenberg, F., 2007. Dix ans de rugby professionnel : le bilan d'une révolution. Pouvoirs 121, 77-90.

La performance sportive répond donc à un régime de renoncement qui suppose l'abandon de tout projet concurrent, notamment celui de la formation, et l'amputation de quantité d'autres expériences de la réalité sociale pourtant utiles à la construction et à l'autonomie de soi.

La troisième conséquence met au jour les phénomènes d'usure et de séquelles corporelles consécutives à la pratique sportive intensive. Plusieurs témoignages, dont suit ci-dessous un florilège non exhaustif, ont ainsi pu être recueillis au cours de notre enquête sur la « reconversion » des sportifs de haut niveau :

- « Oui, le tir m'a rendu à moitié sourd, et le métier de prof de gym et ses études m'ont cassé les articulations. Je tirais 60 000 coups par an. Donc avec un phénomène de recul, c'est toute la colonne vertébrale qui a encaissé pendant des années et des années, et aussi cette question de surdité. »
- « Beaucoup de séquelles articulaires, deux prothèses de la hanche, genoux, la colonne vertébrale catastrophique, épaule endommagée, etc. »
- « Le dos, je suis sous traitement quotidien, je m'abîme l'estomac mais tout ça me permet de marcher de pouvoir m'occuper de mes enfants, je souffre quotidiennement, sans médicament, je n'arrive plus à marcher ».
- « Suite à l'arrêt de la carrière, problème d'anorexie mentale, suivi de troubles de comportements alimentaires, boulimie non résolue à ce jour. »
- ...

Quatrième conséquence qui vient au terme de la démonstration, ce sont des regrets rétrospectifs. Si je poursuivais toujours avec ce même boxeur, pris en charge toute sa carrière sportive, ayant renoncé à tout projet d'étude, celui-ci termine sur un constat particulièrement amer :

« Ma sœur, elle est anesthésiste et ce sera jusqu'à 60 ans, moi le sport, voilà, j'étais boxeur, mais ça s'est arrêté à 30 ans, qu'est-ce que je fais après ? Quand tu as 20 ans, et que tu te dis oh 30 ans, c'est quoi, c'est dans longtemps. »

Faut-il ici rappeler l'immense plaisir que ce boxeur a connu au cours de sa carrière. Appelé à vivre des moments d'une intensité remarquable, les dispositions à se projeter dans un avenir extra-sportif s'en sont trouvées d'autant diminuées. Et ce n'est en définitive qu'à 40 ans que le regard vient se porter en arrière sur la trajectoire sportive. La lecture rétrospective de l'engagement sportif prend alors un sens nouveau où les sacrifices concédés *hic et nunc* pour les nécessités de la performance sont appréciés à l'aune d'un lendemain probable qui ne sera plus sportif. Quand les athlètes sont dotés de ressources sociales conséquentes, les séquelles physiques peuvent le plus souvent être dépassées ou sublimées. On peut songer par exemple à Maurice Herzog qui a dû subir une amputation des doigts de la main à la suite de son ascension de l'Anapurna. Capitaine d'industrie, doté d'un capital social et politique très conséquent, Herzog avait tous les moyens de pouvoir relativiser les effets de cette mutilation. La situation était autrement plus délicate pour son compagnon Louis Lachenal, amputé du pied, dont le corps était le principal outil de travail en qualité de guide de haute montagne. Un même type de blessure peut ne pas produire les mêmes conséquences en fonction du contexte dans lequel il s'exprime.

D'un point de vue sociologique, il apparaît que les sportifs les mieux dotés, ceux qui parviennent à mener des études, qui entretiennent la capacité à exister dans d'autres univers sociaux que celui du sport, arrivent à sublimer et à surmonter plus facilement les séquelles de la pratique intensive. A contrario, c'est nettement moins facile pour les sportifs les moins dotés, les plus fragiles, plus

souvent issus de milieux modestes, disposant d'un capital social relativement peu développé. Notre propos consiste alors à rappeler que les sportifs placés dans le premier cas sont l'exception et que les seconds la règle.

Tableau 2 : quatre conséquences de la pratique de performance

Conséquence 1	Prise en charge intégrale des athlètes afin d'améliorer la performance
Conséquence 2	Abandon des projets concurrents à la recherche de performance
Conséquence 3	Usure et atteinte à l'intégrité physique provisoirement compensées par le plaisir que la performance procure
Conséquence 4	Regrets rétrospectifs

Conclusion

Face à ce qui est le plus souvent interprété comme le seul choix des sportifs, un engagement physique relevant de leur seule responsabilité et accompli en parfaite connaissance de cause, il est utile d'opposer la responsabilité des institutions sportives, celles que je me suis attaché à décrire au-dessus et qui jouent un rôle prépondérant dans la structuration des carrières des sportifs de haut niveau sans pourtant en assumer toutes les conséquences. Si l'on compare avec d'autres univers où le danger corporel et physique est aussi caractérisé, comme à l'armée par exemple, on constate que le risque est relativement bien pris en charge et assumé. D'ailleurs, si je ne m'abuse, et je m'adresse ici aux médecins qui font de la chirurgie esthétique, il me semble que c'est précisément la chirurgie réparatrice des gueules cassées qui a permis aux chirurgiens de faire leurs premières armes dans le champ de l'esthétique²⁷. Ceci pour rappeler que quand les institutions veulent, elles peuvent aider et mieux prendre en charge les sujets qu'elles traitent. Dans ce contexte, il apparaît que les institutions sportives se dédouanent bien trop rapidement de la question du suivi à long terme des athlètes et de leur devenir pour ne se focaliser que sur la performance. Il va pourtant de leur responsabilité de se projeter au-delà des résultats sportifs et d'inscrire les athlètes qu'elles produisent dans un cycle de développement durable.

²⁷ Guirimand, N., 2005. De la réparation des « gueules cassées » à la « sculpture du visage ». Actes de la recherche en sciences sociales 156-157, 72-87.